

LES DEUX MARI,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

PAROLES DE M. ÉTIENNE, MUSIQUE DE M. NICOLÒ.

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre Royal de l'Opéra-Comique, par les
Comédiens ordinaires du Roi, le 17 Mars 1816.*

PRIX : 1 fr. 25 cent.



A PARIS.

CHEZ { M^{lle}. Huet, Libraire, rue de Richelieu, n^o. 7.
Et Mad. l'Advocat Libraire, Galerie de bois, n^o. 205,
au Cabinet Littéraire.

MARS 1816.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

VALSAIN.

M. PAUL.

2175
SOPHIE, sa femme.

M^{me}. GAVAUDAN.

DORSAN.

{ M. GAVAUDAN.

{ HA RD.

CLÉMENCE, sa femme.

M^{me}. DURET.

UN VALET.

LES DEUX MARI,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALSAIN, SOPHIE.

SOPHIE.

Eh bien, mon ami, tu quittes notre aimable voyageuse ?

VALSAIN.

Je viens de m'entretenir avec elle. Tu vas la voir dans un instant.

SOPHIE.

Comme sa figure est intéressante ! Mais elle a l'air bien triste.

VALSAIN.

Elle a sujet de l'être.

SOPHIE.

Comment donc ?

VALSAIN.

Toutes les unions ne sont pas aussi douces, aussi paisibles que la nôtre, ma chère amie.

SOPHIE.

En effet on m'a dit qu'il y en avoit de malheureuses, mais j'ai peine à concevoir que la sienne soit de ce nombre. N'est-elle pas la femme de ton ancien compagnon d'étude, de ce Dorsan dont tu me parles sans cesse avec tant d'affection.

VALSAIN.

Précisément.

SOPHIE.

Quoi ! elle est mariée au meilleur de tes amis et elle n'est pas heureuse ! cela n'est pas possible.

VALSAIN.

Cela n'est que trop vrai. Hélas ! je l'avais bien prévu. Quand j'appris le mariage de Dorsan, je tremblai pour celle qui allait être sa femme. C'est bien le meilleur des hommes, mais son caractère est ardent, impérieux, jaloux.

SOPHIE.

Pauvre femme ! elle l'aime, sans doute !

VALSAIN.

Elle l'adore.

SOPHIE.

Mon dieu ! qu'elle m'intéresse !

VALSAIN.

Elle sait l'ancienne amitié qui nous lie Dorsan et moi, elle est venue me confier ses peines.... me prier de les adoucir.

SOPHIE.

Je veux y contribuer de tout mon pouvoir ; tâchons de les réconcilier, mon ami.... Ah ! que ne pouvons-nous leur donner un peu de notre bonheur ! nous ne devons pas en être avares, nous en avons tant !

VALSAIN.

Chère Sophie, que je suis charmé de t'entendre.... Oui, nous travaillerons tous deux à cette bonne action, tu aimeras, tu consoleras la malheureuse Clémence.

(5)

SOPHIE.

Oh! je t'en répons, car je l'aime déjà de tout mon cœur. La voici ; je cours l'embrasser.

S C È N E I I.

LES MÊMES, CLÉMENCE.

SOPHIE.

Bon jour, madame.... bon jour. Valsain et moi nous nous occupions de vous, nous causions de vos chagrins.

CLEMENCE..

Comment, madame, vous savez ?....

SOPHIE.

Que cela ne vous étonne pas, Valsain me dit tout. Nous n'avons rien de caché l'un pour l'autre.

CLEMENCE.

Que vous êtes heureuse !

SOPHIE.

Oh! cela est bien vrai.

VALSAIN.

Vous n'aurez pas vainement invoqué notre amitié, madame.

SOPHIE.

Oh! je vous en répons, vous pouvez compter sur nous.

CLEMENCE.

Que vous êtes aimable !

SOPHIE.

C'est que vous n'imaginez pas combien je

prends de part à votre situation ; je ne connais pas votre mari , mais je le déteste !

CLEMENCE.

Oh ! non , ne le détestez pas , je vous en prie.

SOPHIE.

Pardon , j'oubliais que vous l'aimiez..... Ah ! mon dieu que les femmes sont bonnes ! Il a cependant tous les torts.

CLEMENCE.

Peut être en ai-je moi-même.

SOPHIE.

Non , vous n'en avez aucun ; j'en suis sûre ; c'est lui qui a un mauvais caractère.

CLEMENCE.

J'aurais dû montrer plus de douceur , plus de soumission , mais j'ai aussi mes défauts ; le soupçon me fatigue , l'injuste me révolte.

SOPHIE.

Vous avez raison. Je voudrais bien voir que mon mari fut injuste ! je ne le souffrirais pas.

VALSAIN.

Ma chère amie...

SOPHIE.

Essayez , Monsieur , ou plutôt , n'essaye pas ; reste tel que tu es....

VALSAIN.

Mais , madame , vous voilà séparée de Dorsan ; comment en êtes-vous venue à cette fâcheuse extrémité ? faites-nous votre confiance toute entière.

SOPHIE.

Ah ! oui ; contez-nous tout cela.

(7)

TRIO.

CLEMENCE.

Apprenez-donc tous mes chagrins.

SOPHIE, VALSAIN.

Pauvre femme, que je la plains !

CLEMENCE.

Un jour, dans ma peine extrême
Je voulais fuir celui que j'aime ;
Je voulais m'éloigner de mon cruel époux,
Un ami généreux et tendre
S'oppose à mon départ : je ne veux rien entendre,
J'insiste ; il me supplie, il tombe à mes genoux,
Quand soudain paraît le jaloux
Les yeux enflammés de courroux.
Quel moment ! quelles allarmes !
On veut lui prouver son erreur,
Rien ne peut calmer sa fureur.
Ce triste souvenir m'arrache encore des larmes.

VALSAIN, SOPHIE.

Pauvre femme, que je la plains !
Ah ! mon Dieu ! qu'elle a de chagrins.

CLEMENCE.

Me voyant soupçonnée,
Jugez de mon effroi.
Je pâlis, je succombe ! Infortunée !
Quand je revins à moi
L'ingrat m'avait abandonnée !

SOPHIE, VALSAIN.

Pauvre femme ! que je la plains !
Ah ! mon Dieu ! qu'elle a de chagrins !
Nous vous consolerons, ayez en l'assurance,
Vous resterez auprès de nous.

CLEMENCE.

Oui, je resterai près de vous.

CLEMENCE.

Je sens la confiance
Renaître dans mon cœur.
J'aurai de la constance
Vous pourrez par vos soins me rendre le bonheur.

(8)

VALSAIN, SOPHIE.

Ah ! que la confiance
Renaîsse en votre cœur ,
Ayez de l'espérance,
Nous pourrions par nos soins vous rendre le bonheur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET.

Un homme à cheval remet à l'instant cette lettre
pour Monsieur. *Il sort.*

SCÈNE IV.

VALSAIN, SOPHIE, CLÉMENCE.

VALSAIN, *regardant l'écriture.*

Je ne me trompe pas , c'est l'écriture de Dorsan !

CLÉMENCE.

Mon mari.

SOPHIE.

Voyons, voyons la lettre.

CLÉMENCE.

A peine je respire.

VALSAIN.

Ah ! mon dieu ! il arrive.

CLÉMENCE.

Il arrive !

SOPHIE.

Lis donc vite, car tu m'impaticntes.

VALSAIN *lisant.*

« Il y a bien long-temps que je ne t'ai vu, mon
» cher Valsain. Je pars pour ton château, où j'arri-
» verai le même jour que le courrier qui te remettra
» ma lettre. Je me fais une fête de te revoir ; jamais
» je n'éprouvai comme aujourd'hui le besoin d'em-
» brasser mon ancien ami. »

CLEMENCE.

O ciel ! que vais-je devenir ?

VALSAIN.

Rassurez-vous.... Il faut ici du calme, de la pru-
dence.... Peut-être devons-nous bénir le ciel de cette
rencontre ?

SOPHIE.

Laissez-moi faire, moi, je lui parlerai à votre
mari.

CLÉMENCE.

Ah ! prenez garde.

VALSAIN.

Point d'indiscrétion, ma chère, je t'en prie.

CLEMENCE.

Le temps presse ! quels sont vos projets ?

VALSAIN.

Reposez-vous sur nos soins.

SOPHIE.

Oui, comptez sur moi.

VALSAIN.

Il faut d'abord que vous évitiez de paraître à ses
yeux ; moi, je le verrai, je l'interrogerai, et alors
nous agirons d'après les circonstances.

SOPHIE.

A merveille!

CLÉMENCE.

Je me retire, car s'il arrivait...

VALSAIN.

Nous allons profiter, Sophie et moi, du peu d'instans qui nous restent pour concerter ensemble ce que nous avons à faire.

SOPHIE.

Oui, ma bonne amie, nous allons délibérer.

CLÉMENCE *se jetant dans leurs bras.*

Oh! mes amis, je remets mon sort entre vos mains.

S C È N E V.

VALSAIN, SOPHIE.

SOPHIE.

Eh bien, qu'allons-nous faire..... voyons.

VALSAIN.

Je réfléchis.....

SOPHIE.

C'est fort embarrassant....

VALSAIN.

Nous avons pas une minute à perdre. Il est peut-être bien près d'ici.

SOPHIE.

L'idée seule que je vais le voir me saisit : je suis sûr qu'il va me faire une peur.....

VALSAIN.

Va, va, rassure toi. L'homme le plus détestable pour sa femme est charmant pour celle des autres....

Eh mais, il me vient un idée que je crois excellente...
Ma chère amie, as-tu du courage ?

SOPHIE.

Du courage; ah! mon Dieu!

VALSAIN.

Jusqu'à ce moment, tu n'as vu en moi que le plus
tendre des amans, eh bien, tout va changer.

SOPHIE.

O ciel!

VALSAIN.

A dater de ce jour, je ne serai plus que ton mari.

SOPHIE.

Ah! ne plaisantez pas comme cela, vous me faites
frémir.

VALSAIN.

Mais ton mari dans toute la force du terme.

SOPHIE.

Comment!

VALSAIN.

C'est tout simple, je serai maussade, froid, dis-
trait, ennuyé, ennuyeux; quand tu me parleras d'une
chose, je serai occupé d'une autre; si tu as envie de
sortir, je voudrai rester; si tu as envie de rester, je
voudrai sortir; à la promenade, tu regarderas à
droite, moi; je regarderai à gauche, je baillerai
toute la journée, je dormirai toute la nuit; ce que
tu trouveras charmant, je le trouverai détestable, je
ne te parlerai jamais et je ne souffrirai pas qu'on te
parle; tu me feras des reproches, je serais sourd;
tu parleras, je serai insensible; tu insisteras, je
m'impatisserai, tu te fâcheras.... Oh! alors...

SOPHIE.

Eh bien, je vous en félicite, vous allez être un
homme tout-à-fait aimable!

VALSAIN.

Cela ne durera pas plus de vingt-quatre heures.

SOPHIE.

Non, non..... je ne veux pas. Tu n'aurais qu'à en prendre l'habitude.

VALSAIN.

Je n'ai qu'une chose à te dire ?... Cette feinte peut faire le bonheur de Clémence.

SOPHIE.

Allons, je me résigne.... Mais, moi, qu'elle figure vais-je faire pendant ce temps-là ?

VALSAIN.

Toi!.... Il suffira que tu sois capricieuse ; contrariante , coquette... Tu n'auras pas grand effort à faire.... Il ne s'agira que de forcer un peu....

SOPHIE.

Ce n'est que cela ? Ah ! sois tranquille : d'ailleurs tu le sais, nous jouons tous deux la comédie ; eh bien, supposons que nous avons un rôle à remplir... Veux-tu que nous répétions une scène ?

VALSAIN.

Je le veux bien ; feignons que nous arrivons de la promenade.

DUO.

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc ?

VALSAIN.

Je suis malade.

SOPHIE.

La promenade...

VALSAIN.

Est bien maussade ;

Jamais plus qu'aujourd'hui
Je n'éprouvai d'ennui.

SOPHIE.

Le compliment est agréable,
Vraiment on n'est pas plus aimable.

à deux.

Ah ! quel mari désagréable !
Ah ! quelle femme insupportable !
Je ne puis plus me contenir.

Quelle souffrance !

Quelle patience !

Quel caractère maudit !

C'est trop fort, ne faisons pas tant de bruit.

SOPHIE.

Continuons... J'aurais quelque chose à vous dire.

VALSAIN.

Dans un autre moment,

SOPHIE.

Pourquoi donc ?

VALSAIN.

Je veux lire.

SOPHIE.

Ah ! Dieu qu'il est charmant !
Je suis pourtant bien malheureuse !
Votre conduite est bien affreuse !

VALSAIN.

Ah ! vous pleurez, c'est fort bien.
Les pleurs ne vous coûtent rien.

SOPHIE.

Votre conduite est bien affreuse !

Ensemble.

Ah ! c'en est trop, embrassons-nous.
Ah ! jamais un baiser ne me parut si doux.
De notre heureux ménage
Eloignons tout nuage.
Dans le sein des amours
Passons, passons nos jours.

Jamais d'aigreur , jamais de plaintes ,
Que les chagrins soient écartés ,
Que nos disputes soient des feintes
Et nos plaisirs des vérités.

VALSAIN.

J'entends du bruit.... Justement, c'est lui-même
attention , ma chère amie.

S C E N E V I .

LES MEMES , DORSAN.

DORSAN *se jettant dans les bras de son ami.*

C'est toi , mon cher Valsain.

VALSAIN.

Que je suis enchanté de te revoir.

DORSAN.

Il y a si long-temps que nous sommes séparés.

VALSAIN.

Cher ami.... Ah ! embrassons-nous encore.

DORSAN.

Ah ! madame , mille pardons.

VALSAIN *prenant un air sérieux.*

Madame ; je vous présente M. Dorsan ; j'espère
que vous voudrez bien l'accueillir comme le plus
ancien de mes amis.

DORSAN.

Oui , je suis le meilleur ami de Valsain ; puis-je
espérer que ce titre me rendra digne de votre bien-
veillance.

SOPHIE.

Je désire , Monsieur , que votre petite solitude ait

dés charmes pour vous.... Elle est un peu triste.

DORSAN.

Ah! madame, elle est délicieuse dès que vous l'habitez.... (*Valsain.*) Elle est fort bien, ta femme.

SOPHIE à *Valsain.*

Mais il n'a pas l'air si terrible. (*bas à Valsain.*) Je vais commencer. (*haut.*) Maintenant que votre ami est arrivé, j'espère, Monsieur, que vous me dispenserez de paraître à ce mauvais concert qu'on donne ce soir au château.

VALSAIN.

Pour quoi donc? je vous répète, madame, que vous ne pouvez vous en dispenser. Quant à Dorsan, nous agissons sans cérémonie avec lui.... D'ailleurs, il se retirera de bonne heure, j'en suis sûr, il doit avoir besoin de repos....

DORSAN.

Madame, je serais au désespoir que ma présence vous privât....

SOPHIE.

Ah mon dieu, Monsieur, elle ne me prive de rien. J'espérais seulement qu'elle me ferait échapper à la soirée la plus insipide.... Voulez-vous savoir quel est le concert que je vous sacrifie? Figurez-vous une flûte impitoyable et deux mauvais violons qui déchireront les oreilles, un garde forestier qui donne du cor, et, par dessus tout cela, une jeune cantatrice de cinquante-deux ans, qui répète toujours : (*elle chante*) *je suis encore dans mon printemps.*

DORSAN.

Ah! ah! voilà le tableau le plus grotesque!

SOPHIE.

Le joli concert. Ah! ah! ah! (*Valsain garde son sérieux, bas à Valsain.*) Est-ce bien ?

VALSAIN, *bas.*

A merveille! (*haut d'un ton très-grave.*) Tout cela est fort risible, sans doute; il n'est rien au monde qui n'ait son côté ridicule, et madame réussit parfaitement à le saisir.... Mais nous sommes à la campagne, il faut vivre en bonne intelligence avec ses voisins.... D'ailleurs, j'ai donné ma parole.

SOPHIE.

Soit, mais vous n'avez pas donné la mienne. Y songez-vous, d'ailleurs?... Et cette étrangère.....

VALSAIN.

Elle vient avec nous, soyez tranquille.

DORSAN.

Tu as une étrangère chez toi ?

VALSAIN.

C'est une aventure singulière que je te conterai ; une jeune femme, voyageant avec un seul domestique, a versé à deux pas d'ici, et nous lui avons offert l'hospitalité.... Ce soir je te présenterai à elle... Allez donc madame, allez achever votre toilette.... le temps presse.

SOPHIE.

Allons, monsieur, puisqu'il le faut absolument, puisque vous l'ordonnez, en épouse soumise j'obéis. Comme je vais m'amuser... (*elle baille*). En vérité, je crois que je m'amuse déjà..... Sois tranquille, il me vient une idée excellente. (*elle sort en éclatant de rire*).

SCÈNE VII.

VALSAIN, DORSAN.

VALSAIN.

Enfin, mon ami, nous voilà seuls... que j'ai de plaisir à me retrouver avec toi.

DORSAN.

Sais-tu bien qu'il y a quatre ans que nous ne nous sommes vus ?

VALSAIN.

Depuis ce temps il s'est passé bien des choses.

DORSAN.

Sans doute.

VALSAIN.

Nous étions garçons alors, nous étions heureux.

DORSAN.

Hélas ! oui, bien heureux... Mais il me semble que tu n'as pas cessé de l'être, toi ?

VALSAIN.

Ah ! mon ami !

DORSAN.

Que te manque-t-il ? Tu as une grande fortune

VALSAIN.

Il est vrai.

DORSAN.

Une habitation délicieuse ! une femme charmante !

VALSAIN.

Ne me parle pas de ma femme.

DORSAN.

Comment donc ? tu m'étonnes.... Je croyais au contraire.

VALSAIN.

Ne touche pas une corde si sensible , je t'en prie , n'empoisonne pas le bonheur que je sens à te revoir , le seul , hélas ! que j'aie éprouvé depuis long-temps.

DORSAN.

Tu m'affliges... ô ciel ! il se pourrait....

VALSAIN.

Oui , mon cher Dorsan , je suis le plus infortuné des hommes.

DORSAN.

Tu te l'imagines , mon ami ; oh ! non , tu n'es pas le plus infortuné.

VALSAIN.

Si tu savais... Mais depuis trop long-temps mon cœur est plein , et je sens qu'il a besoin de s'épancher dans le sein de l'amitié... Tu as vu ma femme ?

DORSAN.

Sans doute !

VALSAIN.

Eh bien , tu n'as rien remarqué en elle ?

DORSAN.

Rien ; elle m'a paru fort aimable.

VALSAIN.

Quoi , tu n'a pas été frappé...

DORSAN.

Non , je te jure...

VALSAIN.

Allons , il est impossible que ce ton frivole , que cet air léger...

(19)

DORSAN.

J'ai trouvé cela tout simple dans une jeune femme ! Ah ! mon ami , ne te plains pas de ces manières vives , enjouées , de cette gaiété , même un peu folle ; défie toi plutôt de ces femmes prétendues sensibles , de ces airs tendres et langoureux... Je les ai trop connues !

VALSAIN.

Et ce concert... tu as entendu... il a suffi que j'exprimasse le désir d'y aller.

DORSAN.

Ce n'est rien que cela.

VALSAIN.

Elle est capricieuse , exigeante...

DORSAN.

Et tu oses te plaindre ?

VALSAIN.

Voilà les hommes , ils ne croient au malheur de personne quand ils sont heureux.

DORSAN.

Heureux !... moi , heureux ! mon ami ; je suis mille fois plus à plaindre que toi. Ta femme n'est que jeune ? étourdie... Mais la mienne.

VALSAIN.

Tu es plus heureux que moi , j'en suis sûr.

DORSAN.

Mais quand tu sauras que je suis séparé d'elle , que je l'ai quittée...

VALSAIN.

Tu l'as quittée ! J'avais raison , mon ami , tu es plus heureux que moi... allons , il faut nous consoler ensemble.

Ensemble.

O femmes que de peines
Vous versez sur nos jours,
Séduisantes sirènes,
Vous nous trompez toujours.
Cet air de modestie,
Cet aimable candeur,
Cachent la perfidie,
La ruse et la noirceur.
O femmes, etc.

VALSAIN.

N'aimons plus, veux-tu m'en croire,

DORSAN.

Oui, mon ami, n'aimons jamais.

VALSAIN.

Il y va de notre gloire

DORSAN.

Plus de femmes ; moi, je les hais.

VALSAIN.

Cependant qu'elles ont de grâces,
Les plaisirs volent sur leurs traces,
Quand on les aime il est bien doux
De soupirer à leurs genoux.

DORSAN.

Pour moi je crains jusqu'à leurs grâces,
Les chagrins volent sur leurs traces,
Elles ne méritent de nous
Que haine, mépris et courroux.

VALSAIN.

Eh bien, mon cher, changeons d'avis,
Mais seulement pour les femmes des autres,
Aimons celles de nos amis,
Et laissons-là les nôtres.

DORSAN.

Non, plus de femmes, je les hais,
Mon ami, n'aimons jamais,
N'aimons jamais.

SCÈNE VIII.

LES MEMES SOPHIE *en grande toilette.*

VALSAIN.

Eh ! quoi, madame, c'est déjà vous ?

SOPHIE.

Vous voyez qu'on s'empresse d'obéir à vos ordres. Me voilà prête à vous suivre. Vous ne savez donc pas ; il sera charmant, le concert.

VALSAIN.

Comment ?

SOPHIE.

Je viens d'apprendre qu'il est arrivé au château plusieurs jeunes gens de Paris.

VALSAIN.

Des jeunes gens de Paris.

SOPHIE.

Oui, monsieur, et entr'autres Florval.

VALSAIN.

Qui, ce fat !

SOPHIE.

Ah ! monsieur, qu'osez-vous dire ! on n'est pas plus aimable, on n'a pas une plus jolie voix que ce jeune homme.

VALSAIN.

Je ne m'étonne plus de votre empressement, madame. Ah ! M. Florval est au concert ? Eh bien, madame, nous n'irons pas.

DORSAN, à Valsain.

Ah! mon ami.

SOPHIE.

Comment, monsieur, nous n'irons pas?

VALSAIN.

Non, madame.

SOPHIE.

Et ma toilette?

VALSAIN.

C'est très-malheureux, j'en conviens.

SOPHIE.

Peut-on être plus injuste? Je vous obéis, je vous fais le plus grand sacrifice.

VALSAIN.

C'est inutile... J'ai pris mon parti, et je n'en change jamais.

SOPHIE.

On s'en aperçoit.

TRIO.

Ensemble.

C'en est trop! quelle injustice
Quelle humeur et quel caprice!
Comment n'être pas révolté.

DORSAN.

Ah! je la plains en vérité.

SOPHIE.

Monsieur, mon très-cher époux,
Monsieur, mon souverain maître,
Au concert j'irai malgré vous.

VALSAIN.

Vous iriez sans votre époux!
Je vous défends d'y paraître.

SOPHIE.

J'irai malgré vous.

VALSAIN.

Je vous défends d'y paraître

DORSAN.

Mon ami , point de fâcheux éclats.

SOPHIE.

J'irai.

VALSAIN.

Vous n'irez pas.

A trois.

C'en est trop ! quelle injustice ! etc.

SOPHIE.

Du matin au soir je m'ennuie ,
Il s'offre un instant de plaisir ,
Et votre affreuse jalousie
Ne me permet aucun désir.

VALSAIN.

En effet quel beau plaisir
Un concert si détestable ,
Deux violons si discordans ,
Et cette flûte impitoyable ,
Et la chanteuse aux cinquante ans.

SOPHIE.

On n'est pas plus injuste ,
On n'est pas plus bizarre.

VALSAIN , *à part.*

Encore un peu plus fort.

SOPHIE.

Vous êtes un barbare.

DORSAN.

Il est vraiment trop bizarre.

(24)

VALSAIN.

Ah ! j'étouffe ! je frémis.

SOPHIE.

Homme injuste et bizarre ;
Tyran barbare.

VALSAIN.

C'est le jeune homme de Paris.

A trois.

C'en est trop , quelle injustice !
Quelle humeur et quel caprice !
Comment n'être pas révolté.
Ah ! que de maux , que de peines !
Mon sang bouillonne dans mes veines ,
Comment n'être pas révolté.

DORSAN.

Qu'elle a de maux ! qu'elle a de peines !
Ah ! je la plains en vérité.

VALSAIN , *à part, à Dorsan.*

Mon ami , retire-toi , je t'en prie : il va se passer ,
une scène dont tu ne dois pas être témoin.

DORSAN.

En effet , je sens que je suis très-déplacé ici ; mais
je t'en conjure , mon ami , modère-toi. (*à part*). Ah !
quel homme.

(*Il sort en regardant Sophie avec intérêt.*)

SCÈNE IX.

VALSAIN , SOPHIE.

VALSAIN.

Je n'en pouvais plus.

(25)

SOPHIE.

Il était temps que cela finît.

VALSAIN.

Ah ! qu'un mauvais ménage est une horrible chose.

SOPHIE.

Il faut que la réalité soit bien affreuse, puisque le semblant fait tant de mal.

VALSAIN.

Sais-tu qu'il en est complètement la dupe ?

SOPHIE.

Sans doute : en nous quittant, il m'a regardée avec un air de compassion.

VALSAIN.

Qu'il n'a jamais eu pour sa femme.

SOPHIE.

Dis-moi, mon ami, est-ce que nous serons encore long-temps mal ensemble ?

VALSAIN.

Nous commençons à peine... Jusqu'ici cela n'a été qu'un jeu. Nous allons frapper les grands coups. Mais Clémence doit être impatiente... Va la mettre au fait de tout ce qui se passe.

SOPHIE.

Oui, je vais tout lui dire, et en revenant, je ferai encore la méchante.

VALSAIN.

Il me semble que tu as d'excellentes dispositions.

SOPHIE.

Sois tranquille, je tâcherai de jouer mon rôle jusqu'à la fin.

SCÈNE X.

VALSAIN, *seul.*

Bonne Sophie! c'est singulier, depuis que je suis obligé de la quereller un peu, il me semble que je l'aime davantage.

AIR.

Trop de calme en un ménage
Eloigne souvent l'amour.
Il est bientôt de retour
S'il survient quelque nuage ;
De même qu'après l'orage
On voit luire un plus beau jour.
Peut-on savoir si l'on s'aime
Lorsque c'est toujours de même ?
Mais quand on s'est bien grondé,
Mais quand on a bien boudé,
On doit finir par s'entendre ;
On devient alors plus tendre,
On brûle d'un feu plus beau,
C'est un amour tout nouveau.

SCÈNE XI.

VALSAIN, DORSAN.

DORSAN.

Tu es seul !

VALSAIN.

Ah! c'est toi... Tu me vois encore dans une agitation... Tu l'as entendue, tu peux maintenant t'en faire une idée. Douteras-tu encore de mon malheur ?

DORSAN.

Eh bien, veux-tu que je te parle franchement?... Tu avais tort.

VALSAIN.

J'avais tort !

DORSAN.

Oui, sans doute. Tu veux une chose, et l'instant d'après tu ne la veux plus. Ecoute donc, mon ami, il faut être sévère pour nos femmes, mais il faut d'abord être juste.

VALSAIN.

Je devais, à t'entendre, la conduire moi-même auprès de ce jeune homme !

DORSAN.

Il y a des jeunes gens partout... Je ne te croyais pas jaloux.

VALSAIN.

Jaloux, moi ! jaloux... Je ne le suis pas plus que toi. Mais enfin, on a de l'honneur.

DORSAN.

Ah ! sans doute, l'honneur outragé ne pardonne rien. Mais le tien n'est pas compromis. Ainsi n'aie pas toujours cet air sombre et grondeur ; allons, sois donc aimable.

VALSAIN.

Mon ami, je fais tout ce que je peux pour te ressembler.

SOPHIE paraît et écoute.

VALSAIN.

Mais que veux-tu, ma femme me déteste.

DORSAN.

Ne te mets donc pas cela dans l'idée.

VALSAIN.

Une femme qui aurait un bon caractère s'empres-

serait de revenir à moi ; mais je suis sûr qu'il y en a pour huit jours.

SCÈNE XII.

LES MEMES, SOPHIE.

SOPHIE.

Mon ami , je reviens la première... Il m'est impossible de vivre brouillée avec vous.

DORSAN , à *Valsain*.

Eh ! bien... tu vois... c'est charmant !

VALSAIN , à *Dorsan*.

Il y a quelque malice là-dessous.

SOPHIE.

Je vous propose d'oublier tout ce qui s'est passé.

DORSAN , *bas* à *Valsain*.

Allons donc , mon ami.

VALSAIN.

Que vous connaissez bien ma bonté , madame ; pour cette fois j'y consens encore , je vous pardonne.

SOPHIE.

Comment , monsieur , vous me pardonnez , l'effort est admirable ; quoi , lorsque je veux bien oublier votre affreuse conduite , lorsque je m'humilie jusqu'à faire une démarche auprès de vous , c'est vous qui me pardonnez... Ah ! c'est un peu fort :

VALSAIN , à *Dorsan*.

Eh bien , que t'avais-je dit ? (*haut*). Madame , je

vous en prie, finissons. Voulez-vous renouveler une scène devant Dorsan... Le voilà, le prix de ma faiblesse, de mon indulgence.

SOPHIE.

Eh! ne parlez donc pas de votre indulgence, monsieur.

VALSAIN.

Vous verrez qu'elle aura encore raison.

SOPHIE.

Oui, Monsieur, j'ai raison. Boudez, grondez; impatientez-vous, je soutiendrai toujours que je n'ai pas tort. (*elle lui serre tendrement la main*).

DORSAN, *à part*.

Allons, voilà que cela recommence.

VALSAIN, *bas*.

Prends donc garde.

SOPHIE.

Il ne regarde pas.

VALSAIN.

Madame, madame... j'étouffe! sortons, car je ne répondrais plus de rien. (*à part*). Et je finirais par l'embrasser. Adieu, madame, adieu

SCÈNE XIII.

SOPHIE, DORSAN.

DORSAN, *à part*.

Ah! le détestable caractère que voilà!

SOPHIE.

Monsieur, je vous demande mille pardons de ce qui s'est passé.

DORSAN.

Madame, croyez que je prends une part bien vive... Franchement je vous plains.

SOPHIE.

Mais puisque le hasard vous en a rendu témoin, convenez que s'il est dans le monde un être infortuné, c'est l'épouse qui a cru choisir un ami et qui ne s'est donné qu'un tyran.

DORSAN.

En effet, il est bien coupable, et je vous avoue que je conçois à peine...

SOPHIE.

Ah! vous n'avez rien vu... c'est pour ce soir que je tremble... Le cruel! moi qui l'aime tant, moi qui ne respire que pour lui.

DORSAN, *à part.*

Pauvre femme!

SOPHIE.

S'il a l'air rêveur, préoccupé, si le moindre nuage obscurcit ses yeux, je suis d'une inquiétude, je cours, je m'empresse; savez-vous ce qu'il me réponds? — Laissez-moi. — Mais, mon ami... — Laissez moi donc!

DORSAN.

C'est singulier!... quand je l'ai connu c'était un jeune homme charmant!

SOPHIE.

Oui, mais c'est un vilain mari. Enfin, monsieur, voulez-vous en avoir une idée!

COUPLETS.

Il n'a rien d'aimable à me dire,
Il me regarde avec dédain.
Ce que par hasard je désire
Il le remet au lendemain.
En maître, en despote il commande ;
Il gronde encor si j'obéis.
Est-ce là, je vous le demande,
Le portrait de tous les maris ?

Il faut que toujours il me blâme,
J'ai beau faire, il est mécontent ;
Mais si l'on excepte sa femme,
Pour tout le monde il est charmant.
Il boude, il dort, il contrarie
Tous les jours et toutes les nuits ;
Dites-moi donc, je vous en prie,
S'il ressemble à tous les maris ?

SOPHIE.

Ah ! c'est vous qui devez être bon époux.... car on dit que votre femme est charmante.... j'envie bien son bonheur.

DORSAN.

Ne parlons pas de ma femme.

SOPHIE.

Quant à moi, je ne peux plus y tenir et je suis décidée à tout.

DORSAN.

Madame, je parlerai à Valsain..... Je ne lui dissimulerai pas ce que sa conduite a d'odieux, car vous n' imaginez pas ce que je souffre depuis que je suis ici.

SOPHIE.

Eh bien ! Monsieur, je patienterai encore. Quoi ! vous aurez cette bonté ?

DORSAN.

Oui ! Madame , je puis me flatter d'avoir quelqu'ascendant sur son esprit , et je vous promets.....

SOPHIE.

Ah ! Monsieur , que de reconnaissance ne vous devrai-je pas !

DORSAN.

Mais il faudrait avoir un cœur de tigre pour n'être pas touché de votre position.

SOPHIE.

Monsieur , vous me rendez l'espérance. Je le vois , vous sentez combien il est cruel d'être séparé de ce qu'on aime.

DORSAN.

Qui , oui , madame , je l'attends.

SOPHIE.

Adieu , Monsieur ; je mets tout mon espoir en vous !
Ah ! que ne vous ressemble-t-il ? (*à part , en souriant*)
En vérité , je ne dis pas ce que je pense.

S C È N E X I V.

DORSAN, *seul.*

Elle est charmante , cette femme-là... Elle est pleine de grâces , de gentillesse.... Voyez cependant comme les choses s'arrangent mal dans ce monde. Je suis sûr que j'aurais été heureux avec elle. Heureux!... Hélas ! je ne suis pas né pour l'être.... Quand j'ai uni mon sort à la luse perfide des femmes , tout ne devait-il pas me faire croire au bonheur ! Hélas !

comme je l'aimais, comme l'avenir s'embellissait pour moi!... Eh bien! elle m'a trahie, elle m'a ravi le repos.... Elle a empoisonné mes jours. (*Il tire un portrait de son sein.*) La voilà, la perfide!

S C È N E X V.

DORSAN, CLÉMENCE.

CLÉMENCE, dans le fond du théâtre.

Ah! c'est lui!... Il faut que je lui parle, qu'il m'entende... Dieu! mes forces m'abandonnent.

(*Elle reste dans le fond du théâtre, appuyée sur un fauteuil.*)

DORSAN.

ROMANCE.

Oui, voilà bien l'infidèle
Que j'abandonne à jamais;
Hélas! en voyant ses traits.
Qui la croirait si cruelle?
Comme ses yeux sont touchans!
On dirait qu'elle m'implore;
A son aspect, je le sens,
Malgré moi je l'aime encore.

CLÉMENCE *répète avec lui.*

A son aspect, je le sens,
Malgré moi je l'aime encore.

DORSAN.

Femme perfide et volage,
Pour toi je n'ai plus d'amour,
Séparons-nous sans retour
D'une si trompeuse image;
Mais je m'en sens rapprocher
Par un pouvoir que j'ignore.
Ah! je ne puis le cacher,
Je sens que je l'aime encore.

CLÉMENCE *répète dans le fond du théâtre.*

Ah! je ne puis le cacher, etc.

(*Il se jette dans un fauteuil.*)

S C È N E X V I.

LES MEMES, VALSAIN, *arrêtant* CLÉMENCE
qui s'avance.

VALSAIN.

Que faites-vous, madame?... Vous allez tout perdre... l'instant de la crise approche... Rentrez, ou je ne répons de rien.

CLEMENCE.

Ah! de grâce!

VALSAIN, *l'entraînant dans un cabinet.*
Rentrez, vous dis-je, rentrez.

S C È N E X V I I.

VALSAIN, DORSAN.

DORSAN.

Te voilà, je suis charmé de te voir... j'ai à causer avec toi.

VALSAIN.

Hâte-toi, car l'étrangère dont je t'ai parlé veut absolument continuer sa route, et je vais faire mes efforts pour la retenir jusqu'à demain.

DORSAN.

Que m'importe!

VALSAIN.

Je veux te faire faire connoissance avec elle.

DORSAN.

Je te remercie.

VALSAIN.

J'ignore qui elle est; elle ne s'est pas fait connaître, mais elle a un air tendre, mélancolique. Je soupçonne que c'est quelque victime de l'amour.

DORSAN.

Elle a peut-être un mari qui te ressemble.

VALSAIN.

Que veux-tu dire ?

DORSAN.

Oui, Valsain, mon ancienne amitié me donne le droit de te parler sans détour... Tu te conduis fort mal avec ta femme.

VALSAIN.

Comment ?

DORSAN.

Je suis fâché de te le dire, mais il faut trancher le mot, tu es un tyran.

VALSAIN.

Un tyran ; moi, la douceur même ; moi, l'homme le plus juste, le plus indulgent.

DORSAN.

Tu te le figures, mon ami ; on ne se connaît pas soi-même.

VALSAIN.

Pour le coup tu as raison... On ne se connaît pas soi-même... Mais il me semble que tu prends à ma femme un intérêt bien vif.

DORSAN.

C'est qu'en vérité, je suis honteux pour toi...

VALSAIN.

Ah ! c'en est trop... l'amitié a ses droits, mais ils ne vont pas jusqu'à s'immiscer dans de pareils débats... Mon cher Dorsan, avant de censurer les autres, il faudrait d'abord s'examiner un peu soi-même, et lorsqu'on est séparé de sa femme, on n'a pas bonne grâce à blâmer un homme qui a de justes sujets de plainte contre la sienne.

DORSAN.

Puisqu'il en est ainsi.

VALSAIN.

Je te quitte pour me rendre auprès de cette dame. Tu ne m'en veux pas de cette franche explication, n'est-il pas vrai ?

DORSAN.

Non... je n'ai plus rien à dire.

VALSAIN.

Adieu donc, sans rancune.

S C È N E X V I I I.

DORSAN, *seul.*

Que les hommes sont bizarres! En voilà un qui veut absolument être malheureux. Et cette pauvre petite femme, que vais-je lui dire?

S C È N E X I X.

DORSAN ET SOPHIE.

SOPHIE.

Eh bien, monsieur, vous l'avez vu.

DORSAN.

Oui, madame.

SOPHIE.

Vous lui avez parlé?

DORSAN.

Hélas!

SOPHIE.

Vous n'avez rien obtenu, je le vois.

DORSAN.

J'ai complètement échoué! Je vous avoue même que je suis très-mécontent...

SOPHIE.

Je m'en doutais bien, d'après la manière dont il vient de me traiter. Voici bien autre chose maintenant : il est jaloux de vous.

DORSAN.

De moi? quelle extravagance!

SOPHIE.

Ah ! Monsieur , je n'ai plus de recours qu'en vous.
Sauvez-moi , protégez-moi.

DORSAN.

Madame , malheureusement , je ne puis plus vous
être utile en rien , et d'après ce qui se passe , il ne me
reste qu'à m'éloigner bien vite.

SOPHIE.

Justement , Monsieur , vous pouvez me rendre un
grand service.

DORSAN.

Expliquez-vous ?

SOPHIE.

Je ne veux plus revoir l'ingrat qui m'a outragé....
J'ai une mère que je chéris tendrement , conduisez-
moi près d'elle.

DORSAN.

Moi , Madame !

SOPHIE.

Oui , Monsieur ; vous lui direz ce que vous avez
vu , ce que j'ai souffert.

DORSAN.

Y pensez-vous , Madame ? Songez donc aux bien-
séances.

SOPHIE.

Je n'écoute que mon désespoir.

DORSAN.

Partir d'ici avec vous.... Ah ! madame , vous n'y
avez pas réfléchi... Mais , moi même , je serais cou-
pable envers Valsain.

SOPHIE.

O ciel ! vous me refusez ! vous avez le cœur bon ,
sensible , consentez à ce que je vous demande. Faut-
il que j'embrasse vos jenoux ?

DORSAN.

Que faites-vous , Madame ! C'est moi qui me jette
aux vôtres pour vous prier de différer encore.

Levez-vous, Monsieur, levez-vous. Dieu ! mon mari !

SCÈNE X X ET DERNIERE.

DORSAN, SOPHIE, VALSAIN, CLÉMENCE.

Que vois-je ?

VALSAIN.

Dieu ! ma femme !

DORSAN.

Sa femme !

VALSAIN ET SOPHIE.

Que faites-vous ici, madame, répondez ?

DORSAN,

VALSAIN, à Dorsan.

Répondez vous-même. Vous étiez aux jenuux de madame. Quoi, monsieur, sans respect pour l'amitié...

DORSAN.

Un instant, pouvez-vous croire....

VALSAIN, à Sophie.

Et vous, madame, retirez-vous.

SOPHIE.

Mon ami, écoute.

VALSAIN.

Retirez-vous, vous dis-je.

CLÉMENCE.

Ah ! Monsieur, ne vous hâtez pas de les condamner ; apprenez par mon exemple à ne pas accuser légèrement votre épouse et votre ami.

VALSAIN.

Que voulez-vous dire ?

CLÉMENCE.

Fatiguée des injustices de monsieur, j'allais dans mon désespoir le fuir pour toujours.... Je partais... Un de mes amis me presse, me conjure.... il se jette à mes pieds....

(39)

DORSAN.

Eh ! c'est précisément ce que je viens de faire.

CLÉMENCE.

Eh bien ! monsieur, jugez-vous et jugez-moi.

DORSAN.

Ah ! j'entre vois... Mais, madame, est-il bien sûr...

VALSAIN, à *sophie*.

Et vous, madame, est-il bien certain ?...

DORSAN.

Je te proteste....

VALSAIN à *Dorsan*.

Je ne veux pas être plus crédule que toi, mon honneur n'est pas moins délicat. Ainsi, avouez que tu as à tort accusé madame, ou que tu m'as outragé.

SOPHIE.

Dépêchez-vous de vous embrasser. Quant à moi, je n'y tiens plus. Il faut que j'embrasse mon mari.

DORSAN.

Eh ! quoi, tout ceci n'était qu'une feinte ?...

VALSAIN.

Tu ne voulais pas entendre la vérité, malheureux ; il fallait bien te la montrer.... Non, mon ami, je ne suis pas un tyran. J'ai seulement voulu ressembler à quelqu'un de ma connaissance.

CLÉMENCE.

Mon ami, oublions tout.

DORSAN.

Ah ! Clémence ! ah ! Valsain !... Mais il n'est pas possible que je sois aussi ridicule que tu me l'as paru.

VALSAIN.

Mon ami, *on ne se connaît pas soi-même.*

SOPHIE.

Il peut se corriger. Dans le fond, il n'est pas méchant. Voulez-vous m'en croire, monsieur, ne nous quittez pas, restez quelque temps avec nous. Le spec-

(40)

tacle de notre union vous a d'abord éclairé; celui de notre bonheur achèvera de vous rendre heureux.

DORSAN.

Eh bien , soit, j'y consens , à condition que vous serez mon Mentor.

SOPHIE.

J'accepte ; mais prenez garde à vous.... Je vous répons que je m'acquitterai bien de mon personnage.

DORSAN.

Je n'en doute pas, d'après la manière dont vous venez d'en remplir un autre... Quand on songe que la femme la plus douce, la plus naïve sait si bien dissimuler.... Il y a de quoi frémir.

VALSAIN.

Que veux-tu , mon ami, elles sont toutes comme cela. Mais elles sont si aimables ! Eh bien ! madame , avions-nous tort de vous dire :

CHOEUR FINAL.

Qu'une douce confiance
Renaîsse en votre cœur ;
Avec de la constance ,
Un avenir plus doux vous rendra le bonheur
Et l'espérance.

FIN.

DOUBLET, Imprimeur, rue Gît-le-Cœur, n°. 7.